

FRANCISCO CÂNDIDO XAVIER

*Mensaje de un
Adolescente desde el
Mundo Espiritual*

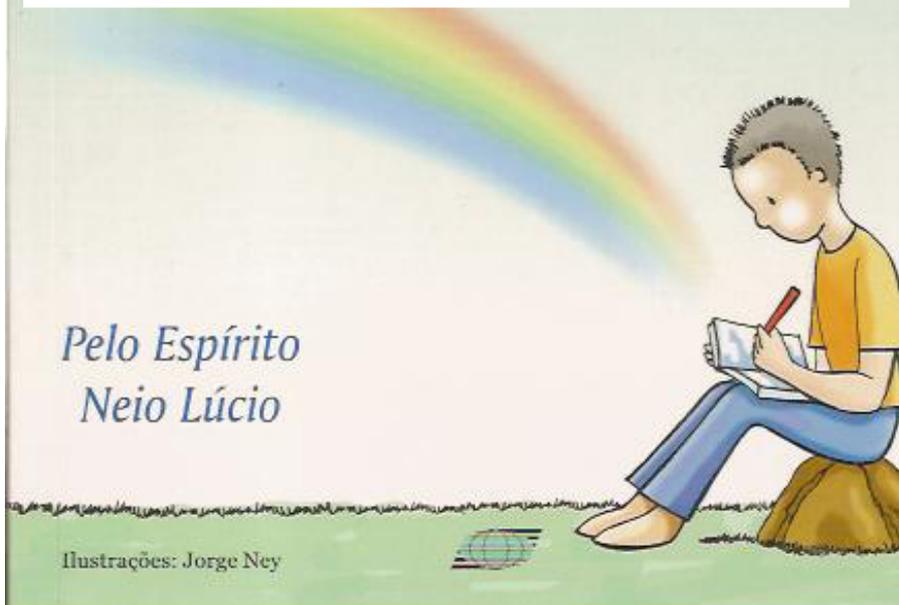
El Gran Viaje

Message d'un adolescent depuis le Monde Spirituel

Le Grand Voyage

*Pelo Espírito
Neio Lúcio*

Ilustrações: Jorge Ney



Index

Message	7
Impressions du dernier jour terrestre	9
Tante Eunice	13
Le joli songe	17
Le grand voyage	21
Le réveil	25
Tendresse et consolation	29
Les proches	33
Le médecin	37
La ville	41
Des nouvelles	45
En prière	49
Le parc	53
Des compagnons	57
Enseignements	61
Travail	65
Organisation	69
Conscience	73
Réparation	77
Récompense	81
Conclusion	87

P 7 Message

Carlos est un jeune de quatorze ans que la mort a arraché très précocement au milieu physique.

Inscrit récemment dans notre cours pour l'adaptation psychique et la préparation spirituelle, depuis le début , il a révélé une application notable à l'étude , et aussi à l'effort rénovateur.

Parmi les préoccupations les plus marquées qui caractérisent son esprit, se détache l'envie d'envoyer quelque chose à son frère, Dirceo, inoubliable et affectueux compagnon sous le toit familial . C'est la raison qui lui a fait écrire ce message que nous offrons au jeune lecteur, à travers duquel, notre dévoué fiston décrit les paysages qu'il a découvert et les nouvelles émotions expérimentées de suite après la mort du corps physique.

P 8 : C'est un travail simple, dans lequel le jeune cœur prévaut sur le raisonnement caractéristique des humains, et pour cela même, il ne devrait pas se cantonner au cercle exclusif du destinataire.

Voilà pourquoi nous destinons ces pages à nos frères les plus jeunes.

Qu'ils puissent trouver dans ce message affectueux et fraternel, les précieuses notions qui ont de la valeur dans le présent pour l'édification du futur, tel est notre vœu.

Neio Lucio

Pedro Leopoldo 27 Juillet 1946

P 9 Impressions du dernier jour terrestre

Mon cher Dirceo :

Je t'écris cette lettre pour te dire que je ne suis pas mort .

Jamais je n'aurais cru que je pourrais t'envoyer ces informations après que je me sois séparé de mon corps terrestre. Certaines fois, j'avais vu l'enterrement d'enfants et de grandes personnes depuis la fenêtre de notre chambre, quand nous observions en silence , la calèche mélancolique , décorée de fleurs, qui emmenait celui qui ne reviendrait jamais

P 10 : Te rappelles-tu la mort de Osorio, notre camarade d'école ?

Je n'ai jamais oublié ce moment très émouvant. Dona Margarita , la maîtresse, avait fondu en larmes mais elle nous laissa le voir . Osorio, toujours joueur et très bon, restait muet, gelé. Il semblait dormir, immobile, sous un tas de roses et de souvenirs.

Quand j'ai entendu qu'il ne devait jamais revenir , mon cœur a fait un bond et je suis devenu tout pâle.

Le vieux Tomas, le portier de l'école, assistait à la scène et s'est rendu compte de ce qui m'arrivait, de sorte qu'il m'a pris à part rapidement.

Ce jour là, je n'ai pas mangé ; j'ai passé la nuit éveillé. J'ai embêté Papa avec une série de questions sur la mort et au fur et à mesure qu'il me donnait des réponses, j'en avais la chair de poule. Finalement, comme il vit mon inquiétude, il me conseilla d'éviter le sujet.

Il s'est passé beaucoup de temps, et pourtant , l'expérience est restée gravée dans mon cœur .

P 11: C'est pour cela que durant la période de ma maladie, je suis resté impatient et affligé.

Pour te parler avec franchise: j'ai eu peur, très peur, quand j'ai compris que tout allait finir. j'avais toujours entendu dire que la mort du corps est la fin de toutes choses

Aujourd'hui je peux affirmer que cela n'est pas vrai.

Tu te souviens du dernier jour que j'ai passé à la maison ?

Comme maman pleurait....

Papa marchait d'un côté à l'autre de la pièce contiguë à notre chambre, très préoccupé.

Notre bon ami, le Docteur Martinho me prenait les mains et toi, Dirceo, installé dans le fauteuil de la grand-mère, tu m'envoyais des regards anxieux et peïnés.

Je voulais parler mais je ne pouvais pas. j'étais fatigué sans en connaître le motif.

Je manquais d'air comme un poisson hors de l'eau. Je faisais des efforts pour dire quelque chose , pour tranquilliser maman au moins, mais un poids énorme m'oppressait la gorge.

P 12 : C'est à ce moment là que j'ai fixé mon regard dans celui de notre mère et que j'ai beaucoup pleuré, avec la peur de rester muet et pétrifié comme Osorio, de partir pour ne jamais revenir.

Je n'arrivais pas à remuer les lèvres, par la pensée j'ai donc récité les oraisons que maman m'avait apprises. J'ai pensé à Dieu et j'ai attendu la fin avec une indescriptible angoisse

Je voulais dormir, dormir beaucoup et en même temps j'avais une telle peur de m'endormir sans pouvoir me réveiller ; si j'avais pu j'aurais crié de toute la force de mes poumons pour demander au Dr Martinho qu'il ne me laisse pas mourir.

P 13 : Tante Eunice

En vain, je cherchais dans vos visages une expression qui me tranquilliserait ou qui me redonnerait du courage.

J'aurais tout donné pour qu'ils sourient et que ma peur disparaisse. Au contraire, ils étaient consternés, en larmes....

J'attendais que le Docteur Martinho me donne du courage, qu'il m'assure que c'était seulement une crise passagère, mais notre bienveillant médecin me prit le pouls, sans dissimuler la tristesse qui s'était emparé de son âme.

P 14 : Dans ce contexte , la peur de mourir s'intensifiait dans mon esprit.

Quand tout me parut irrémédiable, il y eut quelque chose qui attira mon attention. Un léger bruit éveilla ma curiosité.

Je tournai mon regard vers la porte d'entrée et j'observai que surgissaient de là , de manière inexplicable , de délicats flocons d'une substance phosphorescente.

Ces points de lumière formaient une espèce de voile de gaze très fine, et j'eus l'impression qu'il y avait quelqu'un qui bougeait en dessous

J'étais attentif à cette nouveauté avec un énorme étonnement, quand , après avoir déchiré le délicat rideau, apparut une jeune femme d'agréable apparence que je reconnus sans difficulté.

C'était celle de l'énorme portrait que maman gardait à la maison. C'était tante Eunice, sa petite sœur qui était morte quand nous deux étions très petits.

P 15 : Elle portait un vêtement de couleur vert clair orné de fines dentelles lumineuses. Elle était entourée, spécialement au niveau du thorax et de la tête d'un bel éclat de lumière bleutée comme s'il y avait une lampe cachée. Ses yeux irradiaient une sympathie et une bonté sans limites.

Tante Eunice entra dans la pièce, à ma grande surprise, elle embrassa maman sans que maman ne la vit et de suite se trouva à mes côtés et me dit :

- Comment Carlito, tu étais si vaillant et maintenant tu es si craintif ?

Je pense qu'en d'autres circonstances, je ne me serais pas correctement comporté. J'ai toujours entendu dire que les morts sont des fantômes et notre tante était morte. Mais j'étais tellement affligé que j'éprouvais une grande consolation avec les paroles réconfortantes qu'elle m'adressait. J'avais besoin que quelqu'un me donne du courage.

Je percevais la nervosité de papa, les larmes de maman, la tristesse et l'abattement du docteur Martinho (**P 16**) à mon côté, et ainsi j'en conclus que l' attitude bienveillante de tante Eunice envers moi, était providentielle.

En vérité, dans les temps où j'étais en bonne santé j'avais entendu des récits étranges "d'apparitions de l'autre monde " qui m'avaient beaucoup impressionné, qui m'avaient empêché de dormir. Tante Eunice ne pouvait insuffler la peur à personne; elle était belle, souriante, elle m'inspirait confiance et optimisme.

Je me suis senti donc réconforté, malgré le fait que je ressentais la désagréable rigidité de mon corps, que je n'arrivais pas à bouger d'aucune manière.

P 17 : Le joli songe

Avec surprise, je notais qu'aucun de vous ne faisait cas de la présence de tante Eunice, cela me donnait l'impression que vous ne la voyiez pas ; jusqu'au docteur Martinho qui était en face d'elle et qui se montrait absolument indifférent.

Ce n'est pas pour autant qu'elle était moins enthousiaste.

Après être arrivée à mon chevet, notre tante appuya sa douce main sur ma tête : un grand soulagement envahit mon cœur.

P 18 : J'eus l'impression que des rayons de soleil pénétraient dans mon corps affaibli. Je ne pouvais parler comme c'était mon souhait mais je continuais à penser avec plus de clarté ; mon attention concentrée jusqu'alors sur ma gorge pouvait maintenant s'en détourner.

Je réfléchissais sans gêne majeure.

Étais-je moins mal ? La mort continuait-elle à rôder autour de mon lit ? Qu'allait-il se passer dans les prochaines minutes ?

Je voulus poser quelques questions à tante Eunice, lui expliquer en même temps que j'avais peur de mourir, cependant mes lèvres restaient presque immobiles.

Comme je pus l'observer, elle perçut immédiatement ce qui se passait dans ma tête.

Avec un sourire bienveillant , elle me dit :

- Pour de vrai, tu crois que quelqu'un peut disparaître pour toujours ? Tu as cru en pareille fantaisie ... Il faut que tu t'apaises. Au bout du compte, tu as passé beaucoup de jours douloureux et de nombreuses nuits d'insomnies.

Elle a souri avec une plus grande tendresse encore, ce qui m'inspira une profonde confiance et elle m'a répété encore :

P 19 :

- Il est important que tu dormes au calme , sans te faire de soucis.

Elle se rendit compte que j'écoutais ses conseils , alors elle ajouta :

- Repose toi, Carlitos ! Laisse toi aller sans crainte à l'influence du sommeil. Je veillerai sur toi...

Ensuite elle passa plusieurs fois, avec délicatesse sa main droite sur ma gorge couverte de plaies.

La transformation que j'ai ressentie fut complète. J'ai cru qu'elle m'avait appliqué une agréable compresse . Les douleurs qui me tourmentaient , depuis longtemps déjà, cédèrent peu à peu.

Finalement, un indescriptible sentiment de tranquillité m'envahit . Je m'en suis remis, confiant aux câlins(*caresses – bons soins*) de tante Eunice, de la même façon que j'avais l'habitude de m'en remettre à la tendresse de maman.

Immédiatement après, sa main câline et gentille a caressé mon visage trempé de sueur, jusqu'à s'arrêter délicatement sur mes paupières....

Une fois de plus je voulus te regarder bien que je ne le pus pas.

P 20 : L'inespérée visiteuse ferma mes yeux avec tendresse et dit :

- Dors , Carlitos ! Tu es fatigué...

Je ne pus répondre avec ma bouche, cependant, je manifestais mentalement mon consentement, reconnaissant et réconforté.

Tante Eunice nota mon attitude de satisfaction silencieuse, puis en cet instant elle se pencha et me donna un baiser.

Elle me fit me souvenir du baiser de maman chaque soir et au vu du soulagement que je ressentis, je me laissais aller finalement à un doux sommeil.

P 21 : Le grand voyage

Ah ! Dirceo, je ne pourrais pas te raconter ce qui s'est passé après.

Le sommeil sans rêves a duré peu d'heures ; tout de suite un étrange cauchemar commença à me dominer complètement.

Il me semblait que je déambulais dans une atmosphère obscure et indéfinissable. Je sentais que maman se penchait sur moi, qu'elle prononçait mon nom anxieusement.

Je voyais comment ses mains touchaient mon visage et mes cheveux (**P 22**) avec anxiété.

J'entendais ses cris de douleur et en vain essayais de m'éveiller pour prendre soin de moi-même.

Je souffris beaucoup en ces moments d'incertitude et d'affliction.

Tante Eunice fut précieuse car elle me protégeait avec sollicitude.

Petit à petit, en même temps que je me sentais lié par les pleurs de maman, j'avais l'impression d'une plus grande force qui m'entraînait hors du lit, lentement.

Je compris que j'étais englué dans des substances collantes comme un oisillon englué.

Je remarquai, de plus, que quelqu'un me libérait comme si on me déchargeait d'un balluchon, comme quand on se déshabille ...

Depuis lors, même si j'évoluais dans la même atmosphère de sommeil, je n'ai plus senti les mains de maman, seulement celles de tante Eunice qui m'abritait contre son cœur.

P 23 :

- Allons, Carlitos - Je l'entendais clairement.

Nous nous sommes retirés en direction de la porte de sortie. Il me semblait que notre tante était surtout soucieuse de partir avec moi rapidement.

Dehors, l'éclat de la lune était éblouissant. Je respirai l'air parfumé et frais de la nuit comme quelqu'un qui reçoit une bénédiction céleste.

Depuis plusieurs jours, je faisais des efforts sans réussir à aller mieux !

Tante Eunice me prenait dans ses bras avec amour comme si j'étais un bébé. Bien que je n'arrivais pas à coordonner mes pensées avec précision, j'ai été très surpris en me rendant compte que nous nous éloignons du sol.

Bercé par la brise qui donnait l'impression d'une caresse, je ne savais pas qu'admirer le plus : l'amélioration subite que j'éprouvais ou la beauté de la nuit, inondée d'arômes et d'une merveilleuse lumière.

P 24 :

Ma satisfaction n'avait pas de limites. J'étais faible, vaincu, incapable de prononcer quelque mot, mais je me sentais transporté depuis la Terre vers une fête dans les étoiles.

De temps en temps, tante Eunice posait sur moi son regard doux et amical, auquel je répondais avec un sourire de félicité, reconnaissant pour la bénédiction de respirer sans épuisement ni douleur.

Les chemins aériens, baignés d'un éclat lunaire surprirent mes yeux stupéfaits.

Puis, les impressions du sommeil devinrent plus nettes.

J'étais convaincu que tout ceci n'était rien de plus qu'une illusion, que je reviendrais à la maison et que je me réveillerais de nouveau dans mon lit.

P 25 : Le réveil

Fatigué par les questions internes qui revenaient sans une réponse, je me soumis à l'amour de notre tante et j'entraï dans l'inconscience absolue.

Combien de temps je suis resté dans ce sommeil lourd sans souvenirs ?
Je ne pourrais pas le dire.

Je sais seulement que je me réveillais effrayé, sans comprendre ce qui se passait.

P 26 Je me retrouvais seul, à l'intérieur d'une chambre très propre, inondée de lumière. La solitude m'inspira une subite tristesse cependant, cette impression fut atténuée par la fenêtre ouverte qui permettait le passage d'une abondante et intense lumière.

Sur les murs, il y avait de joyeux tableaux ; je me demandais s'ils m'avaient transféré dans un hôpital.

Au loin, à travers la fenêtre aux importantes dimensions, s'étendait le paysage.....

J'observai attentivement tout autour de moi. Le mobilier était varié.

Il y avait des fauteuils accueillants et des divans confortables ; j'en tirais la conclusion que cette salle était exclusivement destinée au repos.

Je me concentrai sur moi-même, surpris. J'aurais combattu la diphtérie ? Le docteur Martinho (**P 27**) aurait-il réussi à me guérir finalement ?

Je n'avais plus mal à la gorge. A n'être plus dans l'état de faiblesse dans lequel je me trouvais, j'aurais presque pu me lever et essayer quelques pas. Je touchai mes cheveux et mes pieds.

Quel événement m'avait conduit à un tel changement ? Peut-être j'étais à la maison ? Non cette pièce me semblait absolument inconnue.

Je me rappelais les derniers moments qui avaient précédés mon profond sommeil. A ma grande surprise, je me les rappelais dans leurs moindres détails.

Et maman ? Pourquoi ne venait-elle pas ? Où étais-je pour qu'elle ne vienne pas me donner le baiser affectueux de félicitations pour ma convalescence ? Pendant que je me remémorais sa tendresse pendant les dernières heures de mon corps terrestre, je ressentis une immense nostalgie et une envie irrésistible de pleurer. Seulement alors je me suis rendu compte qu'il s'était écoulé beaucoup d'heures sans que je prononce un son.

Ma gorge était-elle en condition de m'aider ? J'ai fait le test et j'ai crié :

P 28 :

- Maman ! Maman !

Immédiatement , une voix douloureuse résonna à l'intérieur de moi. Je remarquai parfaitement que je ne l'entendais pas avec mes oreilles . Il me semblait qu'elle provenait de mon cœur et en même temps elle le brisait. J'étais sûr que c'était la voix de notre petite mère qui s'exclamait avec un ton angoissé :

- Carlos ! Carlos ! Mon enfant, reviens, reviens ! Ne m'abandonnes pas ! Ne m'abandonnes pas !

Avant que je puisse réfléchir à cette nouvelle situation, une porte proche s'ouvrit et laissa entrer tante Eunice qui s'approcha de moi souriante et s'assit à côté de moi en même temps qu'elle me recommandait, dans la parfaite compréhension de ce qui se passait :

- N'aie pas peur , Carlitos ! Maintenant tu es parmi nous.

P 29 : Tendresse et consolation

Que signifiait cette affirmation ?

Après m'avoir souri, tante Eunice m'attendait attentive et bien disposée.

Je ne pouvais pas garder le moindre doute. Je ne souffrais pas d'hallucination et je n'étais pas dans un rêve. Ma conscience était lucide.

Néanmoins, quelques questions m'intriguaient , qui tourmentaient ma pensée.

P 30 :

Je savais que tante Eunice était morte depuis longtemps. Et moi ? Je ne me trouvais pas, là, dans une situation normale ? Je touchais mon propre corps, j'observais les murs et les meubles.

C'était "cela" être mort ?

Il avait suffi que je formule de telles pensées pour qu'elle me sourit avec bonté et qu'elle ajoute :

- C'est comme cela , Carlitos, maintenant tu es parmi nous, ceux qui ont déjà dépassé la noirceur de la tombe.

Franchement , je tremblai de peur , mais tante Eunice loin de s'en inquiéter, me dit :

- Nigaud ! Pourquoi as-tu peur ? Ne crains rien .

Sa sérénité m'inspira confiance. Au contraire , les cris que j'entendais perturbaient mon équilibre.

Quelle était la raison qui me ferait écouter les gémissements de maman , ici où ils n'avaient pas de raison d'être ?

Un profond malaise m'envahit. Les douleurs que j'avais ressenties auparavant revinrent dans mon corps .

Je commençai à pleurer convulsivement .

P 31 : Tante Eunice comprit tout et montra qu'elle savait ce qui se passait en moi, me caressa en me disant :

- N'aie pas peur, petit. Les pensées que tu entends sont en effet de ta maman, qui ne peut pas encore comprendre la vie. Tu continues d'être lié à elle par de vigoureux liens d'amour, mais l'attachement excessif est inadéquat et violent. Reste calme et essaie de te distraire.

Je voulais obéir à cet ordre chargé d'affection mais je ne le pouvais. Cet appel qui semblait venir de très loin, ainsi que mes propres envies de retourner voir ma très chère maman, étaient trop fort pour que je puisse me sentir libéré en un instant.

Oh ! C'était horrible ! Les cris maternels croissaient en volume et en intensité à l'intérieur de moi, à mesure que je cédaï au désir de me rappeler tout ce qui était arrivé. Avec cela, mes souffrances étaient revenues, les unes après les autres : La douleur dans la gorge, l'oppression dans la poitrine, le **(P 32)** manque d'air.

Il me semblait que je retournais vivre ma longue et douloureuse agonie.

Tante Eunice me demanda que je garde de la force et que je pense à la Bonté Divine pour surmonter les impressions intenses de ce moment mais ce fut en vain.

Elle humidifia mon front avec de l'eau fraîche qu'elle prit d'un verre tout proche et puis elle ajouta avec un ton affectueux :

- Ne crains rien. Ici, nous avons des médecins dévoués et nous avons déjà envoyé chercher l'un d'eux pour qu'il te reçoive.

Affligé mais plus encore découragé, je me suis décidé à attendre.

P 33 : Les Proches

A en moment donné, en attendant le médecin, tante Eunice m'avertit qu'elle allait aller à l'intérieur à la recherche de quelques uns de nos proches.

Quand elle se retira, je restais plongé dans de nouvelles pensées qui envahissaient ma tête. Quelques minutes s'écoulèrent jusqu'à ce que la porte s'ouvrit et notre tante arriva accompagnée d'autres personnes.

Au début , il m'a semblé qu'elles étaient nombreuses, mais elles étaient seulement deux – grand-mère Adelia et notre cousin Antonito.

P 34 : Grand-mère fut celle qui attira le plus mon attention. Elle n'était ni tremblante ni courbée. Elle paraissait beaucoup plus jeune. Ses yeux sereins et éclairés irradiaient la même bonté d'antan.

La surprise de la voir à côté de moi, m'enchantait et me remplissait de satisfaction.

Quel réconfort !

Te souviens-tu quand grand-mère partit de notre maison pour l'hôpital ?

A partir de là, nous ne l'avons jamais revue.

Ce fut quand maman nous apprit la mort de la douce aïeule, sans nous permettre de l'accompagner pour le long voyage que j'avais réalisé que cela avait été la dernière visite.

Souvent, nous avons commenté la profonde nostalgie que nous ressentions de l'absence de grand-mère.

Elle avait toujours pris soin de nous avec une immense tendresse.

Elle nous guidait avec amour et bonté. Elle pardonnait toutes (**P 35**) nos espiègleries.

Peux-tu imaginer la joie que j'ai ressentie à la voir s'approcher ?

A ses côtés, était Antonito, je le reconnus tout de suite. Notre cousin aussi était "mort" dans un hôpital, loin de nous. Quand il arrêta ses yeux affectueux et tendres sur moi, mon cœur s'apaisa...

Un véritable torrent de questions traversa mon esprit en quelques brefs instants.

Plusieurs fois, j'avais entendu dire là, sur la Terre, qu'après la mort du corps physique nous irions au Ciel ou en Enfer. Ce qui s'ouvrait devant mes yeux, était cependant, la continuation du réconfortant et aimé paysage familial. La grand-mère, tante Eunice et Antonito étaient là, plus vivants que jamais, devant moi, pour effacer le vieux leurre comme quoi ils auraient disparus pour toujours.

Notre douce ancienne, comme notre cousin me serrèrent dans leurs bras en souriant.

P 36 : Grand-mère pleurait de joie en même temps qu'elle m'embrassait et me serrait contre son cœur, comme autrefois.

Elle m'interrogea pour tout. Elle se lamenta de n'avoir pas été présente pour mon arrivée de sorte qu'elle fut remplacée par tante Eunice. Elle ajouta qu'elle se proposait de venir rendre visite à notre mère à une prochaine occasion.

Avec bonté, elle chercha à savoir si toi et moi, nous continuions d'être les mêmes enfants endiablés, qui lui cachaient ses lunettes pour obtenir des jouets et des goûters.

Protégé par les bras de grand-mère, si douce et si bonne, je ressentis très fort l'absence de maman et je pleurai abondamment.

Alors, notre chère ancienne me consola, en m'expliquant qu'un jour aussi, maman et toi, vous aurez à venir dans notre nouveau foyer.

P 37 : Le Médecin

Nous n'avions pas encore mis fin à nos manifestations joyeuses d'affection de nos retrouvailles, quand le médecin tant attendu, arriva.

Tante Eunice alla le recevoir et le conduisit jusqu'à la chambre.

Avec bonne humeur et excellente disposition, le nouveau venu nous salua cordialement avec grande joie.

Il m'examina soigneusement. Il m'appliqua **(P38)** des rayons de lumière en actionnant un minuscule appareil que je ne sais pas décrire, et ensuite, tandis qu'il gardait le silence, il me passa la main droite plusieurs fois sur la poitrine et sur la tête. C'est alors que je pus observer que de ses doigts partaient des étincelles d'une brillante lumière bleutée.

Ces opérations finies, qu'il mena en présence de tous, il entama la conversation . Il montrait de la satisfaction et de l'optimisme, ce qui me fit penser que son intention était de me donner des idées nouvelles au lieu de remèdes.

Il ne m'interrogea pas sur le médecin qui m'avait suivi à la maison, et il n'était visiblement pas intéressé par ma gorge endolorie ; il ne m'adressa pas, non plus de questions qui pouvaient reporter mes pensées vers la situation passée.

Habilement, il me suggéra d'oublier la douleur et l'angoisse et il m'entretint de sujets très intéressants.

Il me demanda quelle profession j'aurais choisi sur la Terre , si j'avais continué à vivre avec les esprits incarnés, et quand j'ai parlé de ma préférence **(p 39)** pour l'aviation, il commença à exposer ses idées d'une façon tellement fascinante, sur les progrès du domaine aéronautique , que sincèrement je me sentis autre, libéré des pensées de malaise et d'attachement négatif au corps physique que j'avais abandonné.

Il s'exprimait comme un professeur de navigation aérienne expérimenté.

Pour cela même , je l'écoutais avec un étonnement croissant.

Après cette exposition intelligente sur le sujet qui m'intéressait tant , il m'assura qu'il connaissait Santos Dumont * lui-même et il me promit de nouvelles conversations sur l'aviation à la première occasion.

*[* Alberto Santos Dumont , brésilien, 1873-1932 . Né à Palmira (aujourd'hui Santos Dumont) dans l'état de Minas Gerais. Ingénieur et inventeur. Ses expériences avec des machines volantes - ballons et dirigeables – commencées en Juillet 1898, ont abouties à un premier vol en avion qu'il réalisa à Paris le 23/10/1903 et qui l'a consacré comme un des pionniers de l'aviation (N de la T.)]*

Je me rendais compte que le bienveillant médecin allait clôturer cet échange, de sorte que **(P 40)** je me risquais à lui demander, oubliant complètement ma maladie :

- Docteur, vous croyez qu'ici je vais pouvoir poursuivre mes études ?

- Bien sûr ! - Répondit-il tout content – personne ne doit interrompre sa propre éducation du fait d'être privé de son corps de chair terrestre. J'espère te voir plein de vie et fortifié dans peu de temps, pour que tu étudies, prêt à acquérir de nouvelles connaissances.

Ces paroles me remplirent de stimulations et de satisfaction.

En prenant congés, il recommanda de m'inscrire au Parc des Enfants, où j'obtiendrai des avantages indispensables, ce à quoi grand-mère Adelia et tante Eunice consentirent reconnaissantes.

Une fois que le médecin se fut retiré , je me rendis compte que je n'entendais plus les cris de maman ; les douleurs avaient, elles aussi, disparues, mais je ne pus pas trouver une explication à cela.

P 41 : La ville

Pendant quelques jours, je restai au lit en tant que convalescent, entouré de la tendresse des miens , engagé dans un combat contre les impressions nocives qui dominaient ma pensée.

Antonito, notre cousin, resta seulement un jour à mes côtés. Il était dans un régime d'internat au Parc des Enfants et ne devait pas retarder le retour aux études.

P 42 : Par contre , le médecin me visita tous les jours durant deux semaines, jusqu'à ce que je quitte la chambre, retapé et bien prédisposé malgré la faiblesse.

Grand-mère Adelia et tante Eunice évidemment satisfaites, m'accompagnèrent à l'extérieur. Elles me soutinrent quand je fis les premiers pas.

Oh ! Quelle joie !

Je compris alors, qu'elles vivaient toutes deux dans une maison enchantée et confortable.

Après avoir traversé un petit couloir, j'arrivai dans une salle spacieuse, bien meublée et je me trouvai émerveillé devant une porte pleine de lumière qui communiquait avec l'extérieur.

Un monde nouveau s'ouvrait devant mes yeux.

Le paysage était beau , extraordinaire. De magnifiques maisons, qui ressemblaient, d'une certaine manière à la nôtre bien que beaucoup plus belles, elles s'alignaient l'une à la suite de l'autre d'une manière agréable, attirante. Elles étaient entourées de jardins les uns petits, les autres immenses, reliés au fond par une futaie agréable à la vue .

P 43 : J'arrivai à la conclusion que les arbres fruitiers méritaient en tous lieux, la même affection qu'on donnait aux fleurs.

Des nuées d'oiseaux, au brillant plumage, virevoltaient allègrement dans les airs.

Dans l'atmosphère, flottait une tranquillité que je n'avais pas eu l'opportunité de connaître sur la Terre. Je respirai à grandes gorgées l'air pur et léger.

La résidence de grand-mère Adelia était entourée de fleurs variées entre lesquelles prédominaient celles de couleur rougeâtre, qui donnaient au jardin un air de joie permanente. La grand-mère dit que tante Eunice avait organisé la plantation et que c'était elle qui en avait choisi les fleurs.

Naturellement, tu voudras savoir si ce sont les mêmes que celles que nous avons sur la Terre. Oui. Beaucoup ressemblent aux roses, aux œillets et même aux myosotis que j'ai laissés là -bas, mais une bonne quantité présente des différences qu'il m'est impossible de décrire. Entre le jardin et le verger de la maison de la grand-mère , par exemple , il y a deux (**P 44**) tonnelles couvertes par une plante grimpante dont j'aimerais envoyer les graines. c'est une plante délicate qui projette des tiges capricieuses et longues, couvertes de feuilles de couleur vert sombre entre lesquelles fleurissent de minuscules et abondantes corolles de pétales blancs tachetés de rouge, qui émettent un parfum délicieux. De plus, les tiges des feuilles , comme les fleurs sont si parfumées et si gracieuses que je ne trouve pas avec quoi les comparer.

Pour être franc, je n'aurai jamais pu penser que je trouverai un endroit avec tant de beauté après la mort. Devant ma grande surprise, la grand-mère me raconta qu'il existe d'autres régions plus belles encore où, seulement, peuvent entrer les âmes sanctifiées qui ont employé tout le temps de leur existence terrestre à la pratique du bien.

P 45 : Des nouvelles

Après être passé dans la pièce d'à côté, une confortable salle de séjour, je vis, avec surprise qu'il y avait un portrait de maman de taille considérable, qu'apparemment ils conservaient là, avec une immense affection.

Ce souvenir apprécié, placé dans l'un des angles de la pièce, me causa un grand choc.

Quelle nostalgie débordait de mon cœur !

J'entourai le portrait de mes bras, avidement.

P 46 : Grand-mère Adelia, alors que j'avais les yeux inondés de larmes, m'adressa la parole avec une énergie adoucie par la tendresse :

- Carlos, ne t'émeus pas ! Prends en compte ton besoin d'équilibre sentimental. Il est utile que nous collaborions avec le médecin et pour cela nous devons nous souvenir de ta maman avec joie. Je réprimai l'inquiétude qui semblait nouvellement m'envahir, je m'apaisai, je recomposai mon expression et je tentai de sourire, satisfait. Grand-mère et tante Eunice sourirent aussi, pour montrer qu'elles appréciaient ma bonne volonté d'obéir à leurs recommandations.

Malgré mon manque d'expérience, j'essayai de modifier mon état émotionnel en demandant :

- Grand-mère, As-tu rendu visite à maman ?

- Oui, chaque fois que je le peux- expliqua-t-elle avec un sourire en ayant compris mon essai de rénovation et elle ajouta – la seule chose que je regrette est qu'Arlinda, ne peut pas comprendre, pour le moment, les vérités spirituelles. Elle a perdu beaucoup de temps en se livrant à des occupations futiles.

P 47 :

En effet, la grand-mère parlait avec raison, indiscutablement.

Ah ! Si, sur la Terre, nous comprenions tous l'importance et la beauté de la vie. Cette pensée m'inspira une nouvelle espérance. Mes sentiments s'élevèrent encore plus et j'enlaçai notre aimée grand-mère en même temps que je lui demandai :

- Tu crois, grand-mère, que je peux encore être utile à maman ?

Les yeux de notre admirable ancienne brillèrent de joie. Alors qu'elle me donnait une embrassade, elle s'exclama :

- Bien sûr, fils ! Cela dépend de ta bonne volonté, de tes efforts dans les tâches préparatoires. Quand tu arriveras au Parc des Enfants, n'essaies pas de te reposer avant d'avoir assez travaillé et bientôt tu auras la joie d'aider, non seulement ta maman mais aussi beaucoup de personnes.

Enthousiasmé par la réponse, et intéressé d'en savoir plus à propos de mon nouveau cadre, je la questionnai (**P 48**) à l'encontre du grand-père Antonio et de l'oncle Alvaro , à qui maman se référait toujours avec une grande estime. Leur absence se remarquait en cette maison pleine d'amour.

Grand-mère Adelia m'écoula et fut très gênée. Ses yeux se remplirent de larmes qui n'arrivèrent pas à se répandre.

J'attendais sa réponse quand tante Eunice s'approcha pour dire :

- Carlitos, pour le moment tu ne peux pas avoir les explications que tu souhaites. Ton grand-père et ton oncle n'ont pas encore pu arriver jusqu'ici. Plus tard tu auras toutes les informations.

Toutes les deux se montrèrent tellement affligées que j'essayai de changer de sujet ; je me suis souvenu de l'enseignement de maman selon lequel nous ne devons jamais continuer une conversation qui semble désagréable pour les autres. D'autre part, je crois que, autant grand-père Antonio que l'oncle Alvaro, ils ne sont pas bien quelque soit l'endroit où ils se trouvent.

P 49 : En prière

La première nuit qui suivit mon amélioration, je la passai en compagnie de notre grand-mère et de tante Eunice, dans le salon principal de la résidence.

Une belle lumière lunaire baignait le jardin, là dehors, alors que la lampe , à l'intérieur, était de faible clarté . Cette belle lumière lunaire paraissait être une énorme perle en forme de cœur.

Après avoir regardé la pendule avec attention, la grand-mère nous invita à prier ; comme ensuite elle nous l'expliqua, le moment précis était arrivé.

P 50 : Nous nous réunîmes autour d'une grande table au centre de laquelle il y avait un joli vase avec des fleurs rouges presque identiques aux œillets que nous connaissons.

Au terme de quelques minutes de silence, pour lesquelles, grand-mère Adelia me demanda les meilleures pensées, tante Eunice fit une prière émouvante à voix haute dans laquelle elle pria Jésus de nous protéger et de nous éclairer comme toujours, et de nous aider ainsi à nous rendre aussi digne de la bénédiction du Père Éternel.

A la fin de la prière, à mon grand étonnement, un énorme miroir qui était près de nous , commença à s'illuminer de manière merveilleuse, comme si d'une certaine zone inconnue, il recevait une projection puissante de lumière dorée.

En un instant, apparut l'image d'une femme fascinante qui se mit à nous parler .

Autant la grand-mère que la tante se disposèrent à l'écouter avec attention, alors que moi, je n'en revenais pas.

P 51 : La surprise des premiers instants passée, je concentrai mes pensées sur ses paroles, fasciné par la beauté des leçons et par les commentaires débordants de sagesse, bien que je ne réussisse pas à pénétrer la profondeur de tous les sujets qu'elle présentait.

Son attitude d'optimisme était admirable et contagieuse. Elle nous parlait à travers un appareil de télévision comme si elle eut été en personne à trois pas de nous, en faisant preuve d'une sérénité notoire et d'une excellente expression de bonne intention.

En plus des réflexions précieuses qu'elle nous apportait , elle commenta avec une plus grande emphase , la nécessité que nous avons à arriver à comprendre les desseins supérieurs avec la ferme détermination de les adopter en accord avec l'esprit de service . Elle expliqua, avec sagesse, que tout ce qui nous arrive est pour le mieux, chaque fois que nous ne sommes pas dans la position d'être rebelles et capricieux.

P 52 : En toute franchise, à l'écouter , je me sentis fortifié, bien disposé. J'eus l'impression que la "visiteuse à distance" irradiait des effluves de paix qui reconfortaient profondément mon cœur, en même temps que se multipliaient mes attentes en un avenir sublime.

Je sentis que durant ces quelques minutes, ma foi avait beaucoup grandi et qu'à l'intérieur de moi l'optimisme et la confiance étaient plus intenses.

Quand la lumière dorée du miroir cristallin s'éteint , tante Eunice m'apprit que deux fois par semaine , les foyers de la ville entraient en contact avec les instructeurs élevés et les dirigeants de notre nouveau lieu de travail, par l'intermédiaire d'appareils de télévision et de radiophonie.

Je ne me tenais pas de tant de joie et d'espérance.

Revenus de nouveau au calme, grand-mère Adelia m'avertit que le jour suivant , je serais admis au Parc des Enfants , d'où je t'écris cette lettre.

P 53 : Le Parc

Le jour suivant, très tôt, tante Eunice m'emmena à la grande institution. Le chemin offrait un attrait délicat à mes yeux et une incitation indescriptible à mon imagination.

Les arbres en fleurs saturaient l'atmosphère d'un délicat parfum. Je vis qu'il y avait de l'activité autour des résidences auprès desquelles nous passions bien que je ne vis qu'un seul autre enfant.

P 54 : Je fis part à tante Eunice de mon étonnement auquel elle répondit que la ville s'occupait presque exclusivement des travaux de rééducation des garçons et des filles en provenance de la Terre, mais que ces jeunes étaient pour la plupart, internes dans le Parc, soucieux de la résolution de leur problèmes personnels .

De plus, elle m'informa que, seulement après l'indispensable assimilation spirituelle, ils étaient en condition de retourner vers la Terre ou d'aller à la recherche de sphères supérieures. Elle me fit aussi savoir que tous les petits qui "mouraient " dans le monde n'étaient pas obligés de passer par ici, puisqu'il existe des enfants avec des grandes vertus qui n'ont pas besoin d'activités de rectification. Néanmoins, la majorité de ceux provenant de la Terre traînent des petits défauts qui requièrent des soins et un enseignement.

Pendant que notre tante parlait, je rougis de honte au souvenir de la paresse et de la fainéantise auxquelles j'étais si attaché.

Au bout de cette promenade très agréable, finalement nous arrivâmes.

P 55 :

Le Parc est magnifique.

On m'a confié à l'assistance d'un miséricordieux ancien qui s'occupait des enfants récemment arrivés.

Comme je ne me trouvais pas encore suffisamment sûr de moi-même, je me reposais durant plusieurs jours, restant éloigné de l'effort intense.

Je disposais ainsi de plus de temps pour parcourir ce grand institut.

Il se compose de nombreux édifices situés entre des arbres touffus. Il y a une grande profusion de fleurs : la majeure partie d'entre elles diffèrent de celles que nous connaissons dans les jardins terrestres; quelques unes ont la propriété de retenir la lumière du jour, de sorte que la nuit, elles semblent être de petites étoiles brillantes, tombées du ciel. Le vent est très doux, toujours imprégné de parfums. Il n'existe pas un seul édifice qui ne soit pas entouré de fleurs.

P 56 :

L'étude et le travail intenses abondent.

Le Parc est subdivisé en différentes écoles où collaborent de nombreux professeurs et professeures ; il y a tant d'enfants placés ici, que je n'ai pas encore pu en compter le nombre exact.

Je vois qu'il y en a d'âge et de taille différents, à l'exception de ceux qui viennent du monde physique et qui ont moins de sept ans, pour qui, des endroits et des cours spéciaux sont réservés selon ce que m'a raconté un nouvel ami.

P 57 : Des compagnons

Dès que je fus considéré apte pour le nouveau travail, je fus intégré dans un groupe de vingt-huit élèves récemment arrivés de la terre.

Depuis que j'ai commencé les leçons, j'ai l'opportunité de connaître certains de mes collègues. Pour la majorité, ils sont dans la même situation de lutte mentale que moi.

En me souvenant des enseignements d'équilibre que j'ai reçu de **(P 58)** notre grand-mère Adelia et de tante Eunice, je compris immédiatement que je ne devrais pas pleurer, mais seulement certains des compagnons agissent ainsi.

Le jour suivant notre premier jour de classe, quand le professeur indiqua que nous pouvions nous reposer et aller en récréation, Abelardo, l'élève le dernier arrivé de notre classe, au lieu d'accepter notre invitation à aller se promener, se posta à la porte de sortie et pleura abondamment.

Miguelito, le plus expérimenté, s'approcha de lui pour lui demander :

- Allons, Abelardo, que t'arrive-t-il ?

L'interpellé ne répondit pas ; il continua ses pleurs angoissés.

- Je sais – Insista Miguelito avec bonne humeur – la nostalgie de la maison, l'envie d'y retourner, non ?

Notre compagnon perçut qu'il était compris, de sorte qu'il réagit et dit franchement :

- Oui, ma mère me manque, ma mère me manque beaucoup !...

P 59 :

Ces quelques mots prononcés avec tant d'amertume firent souffrir mon cœur. Pour moi, il se passait la même chose ; au souvenir de ma maison, il m'était difficile de dominer mes larmes prêtes à s'écouler.

Miguelito remarqua que nous, qui étions témoins de la scène, étions aussi affligés et nostalgiques.

C'est pour cela que pour nous faire comprendre qu'il s'adressait à nous tous, qui étions saisis par l'émotion, il expliqua patiemment .

- Nous ressentons le manque des êtres aimés qui sont restés dans le monde ; La douleur de la distance nous affecte tous. Cependant, comment pourrions -nous venir en aide à ceux qui sont restés si nous continuons à être en opposition ? Résoudrions-nous un problème si sérieux avec nos pleurs inconsolables ? En fin de compte, nous ne sommes pas les seuls dans cette épreuve.

Il y a ici plusieurs milliers de jeunes dans la même situation. Ils ont souffert , comme moi, la séparation d'avec les êtres qu'ils (**P 60**) aimaient profondément. Ils ont ressenti la nostalgie, la peine profonde de ne pouvoir revenir. Finalement, ils ont compris qu'il n'est pas possible de gagner une bataille si la valeur morale nécessaire nous manque ; pour cela ils firent des efforts sur eux-mêmes pour obtenir une meilleure compréhension. D'un autre côté, nous ne devons pas oublier que les nôtres aussi viendront. Il convient que nous nous préparions convenablement, que nous développiions notre capacité à aider afin que nous leur soyons utiles au moment opportun. Demandons , donc , au Père Suprême, courage et forces.

Cette exhortation amicale pénétra intensément dans notre esprit.

Abelardo sécha ses larmes, fit des efforts pour sourire et peu de temps après nous nous sommes réunis sous les arbres, soulagés où nous nous sommes livrés à d'intéressantes et fructueuses conversations.

P 61 : Enseignements

Naturellement, tu te demanderas comment se déroulent nos travaux scolaires. Déjà , je peux te répondre que les tâches de cette nature sont , dans notre ville spirituelle, presque identiques à celles d'un établissement d'enseignement de la Terre.

Nous avons du matériel didactique en quantité variée et abondante comprenant livres et cahiers d'exercices.

Cela étant, le système d'enseignement des professeurs est très différent.

Non seulement ils enseignent mais ils veillent sur nous, ils nous stimulent, ils nous orientent.

P 62 :

Je suis, par exemple dans un cours sur la bonne conduite et la rectification sentimentale.

Je remarque que les instructeurs ne négligent pas la partie intellectuelle proprement dite, tout en nous préparant à la connaissance des conditions relatives à la nouvelle vie dans laquelle nous nous trouvons.

Pour cela, ils se servent des réalisations que nous avons déjà produites sur la Terre. Ils ne nous perturbent pas avec des révélations prématurées ni avec des démonstrations susceptibles de modifier l'équilibre de nos émotions. Ils prennent comme point de départ les expériences que nous avons déjà et nous aident à les développer progressivement, sans heurter nos raisonnements.

J'ai l'impression que les orienteurs d'ici prennent nos connaissances terrestres comme semences des connaissances célestes. Pour cela, ils ne nous assomment pas avec la présentation de l'ensemble de la sagesse dont ils sont porteurs. Ils nous entourent (**P 63**) d'attention et de soins spéciaux, pour que les facultés supérieures germent et croissent.

Ce qui m'étonne est la vigilance paternelle dont les dévoués orienteurs font preuve dans le but d'éveiller en nous des idées de la plus grande élévation.

Ainsi, le cours d'introduction aux classes supérieures regorge de sujets relatifs au dépassement spirituel que nous devons atteindre. Nous profitons de longues heures d'étude dans l'analyse approfondie de questions comme celles-ci :

- Que pensons-nous à propos du Christ ?
- Comment recevons-nous les faveurs de la Nature ?
- Que faisons-nous de la vie ? Quels sont les objectifs de notre effort personnel ?
- Quelle est notre conception en ce qui concerne la relativité au temps et à l'opportunité ?
- A quels principes répondent nos pensées ?

P 64 :

- Utiliserons-nous pour le bien, les instruments et les possibilités que le Seigneur de la Vie nous a confiés ?

Ces sujets sont analysés, au début, par nos professeurs, dans de bénéfiques classes de rénovation spirituelle, dans lesquelles nous nous confessons les uns les autres, au moyen de commentaires sereins et francs qui nous éclairent sur nous-mêmes.

Chaque leçon révèle à nos yeux l'étendue de nos besoins due à l'égoïsme, à l'indifférence et à la paresse dans lesquels nous avons vécu depuis longtemps en arrière, dans les régions terrestres.

P 65 : Travail

Après les leçons toujours agréables et édifiantes, nous sommes conduits dans un grand atelier, où nous travaillons à la composition de matériel d'enseignement pour les jeunes des cours supérieurs, activité conduite par les savants instructeurs de notre nouvelle sphère d'action.

De cette façon, nous assurons ces obligations avec un profit immense : d'un côté, (**P66**) nous accomplissons le devoir qui nous incombe et en même temps nous nous préparons pour des travaux de plus grande responsabilité.

Nous devons consacrer au service tant d'attention et de soin que Zacarias, un de nos compagnons des plus déterminés, se résolut à interpeller respectueusement un des orienteurs de la façon suivante :

- Tous travaillent comme nous, depuis la mort du corps physique ?

- Bien entendu,- répondit-il souriant.

- C'est que – insista le compagnon avec timidité – on nous enseigne, sur la Terre, qu'après la mort du corps physique, nous trouverions seulement le repos éternel, si nous avons été bons ou l'éternelle punition si nous avons été méchants.

- Cela est une illusion des hommes – informa généreusement l'instructeur – presque toujours intéressés à créer des artifices pour se voiler la face. Parmi les incarnés dans les cercles terrestres, un nombre important ne se cache pas du désir de profiter sans (**P 67**) avoir à faire d'efforts, de recevoir des bénéfices sans rien fournir en contrepartie, ou de se reposer au lieu de servir.

A ce point des enseignements, il sourit avec bonne humeur et poursuivit :

- Concernant cette vérité là , la plus grande partie des enfants qui arrivent jusqu'ici, sont en général porteurs de défauts enracinés. Ils ont été très mal habitués chez eux. Ils se sont asservis par la tendresse excessive en plus d'avoir éludé les responsabilités minimales et les devoirs qui leur incombaient à l'intérieur de la cellule familiale ; pour cela lorsque la mort les surprend, ils souffrent, angoissés, pendant la nécessaire adaptation, puis la vie continue – purement, simplement – et chacun nous demande de servir et d'exercer sa bonne volonté, dès lors que nous les encourageons.

Ces paroles me brûlaient la conscience. Je me rappelai mon ancienne situation. Je me vis de nouveau à la maison, quand je réclamai l'attention générale sans la moindre intention d'être utile aux autres. Je ne sais pas s'il arrivait la (**P 68**) même chose aux autres compagnons du groupe, qui écoutaient, attentifs et désappointés, les explications en même temps que moi. Je sais seulement que je ressentis une intime sensation de honte.

Après une pause dans les observations, l'instructeur continua à nous expliquer que seuls les méchants et les indifférents , cherchent les moyens de fuir le travail, que le service nous est accordé comme une véritable bénédiction de lumière et de paix. Pour finir, il nous exhorta à nous rappeler que Jésus , quand il était enfant, travaillait comme charpentier ; là il préparait des pièces de bois et nous a donné ainsi un exemple de la correcte utilisation du temps de la jeunesse. L'instructeur ajouta que si dans les foyers terrestres, nous avons été éduqués dans l'esprit de service, nous n'aurions pas tant de difficulté à nous adapter à la vie spirituelle.

Je dois avouer que je suis entièrement d'accord avec ce point de vue.

P 69 : Organisation

Notre cousin Antonito est dans le même Parc que moi, de sorte que naturellement , il te plaira d'avoir de ses nouvelles, si peut-être, tu supposes qu'il est à côté de moi.

Il est vrai que nous respirons l'atmosphère de la même institution, toutefois l'immense collège est divisé en sections très différentes entre elles.

Comme je te l'ai expliqué, je fais partie d'un petit (**P 70**) groupe d'enfants récemment arrivés là, depuis la Terre, alors que Antonito est venu depuis plus longtemps. De plus notre cousin fut un modèle de bonté et d'obéissance. Il était bon. Il gratifiait ses parents. Il aidait ses compagnons avec joie. Il n'a jamais capturé les animaux, ni ne les a attaqués par méchanceté. Il n'a jamais perdu de temps en blagues de mauvais goût. Il s'appliquait à la lecture instructive et au travail avec la dévotion sincère de l'enfant bon et studieux. Tout cela m'a été dit formellement par un des professeurs qui a visité notre classe, dans une certaine occasion où je l'interrogeais sur la différence entre ma situation et celle de notre cher ami.

A cause de ma condition inférieure je ne peux pas aller le voir ; de son côté, Antonito a déjà acquis des privilèges que je n'ai pas encore et de temps en temps, il vient avec bonté, m'apporter soutien et consolation.

D'autres fois , nous nous embrassons à la réunion générale du Parc, quand les garçons et les filles de tous (**P 71**) les cours , aussi bien cours supérieurs que cours inférieurs, se rencontrent ,un jour de la semaine, consacré à la prière et à la fraternité.

Sans doute, tu es surpris de ce que je te raconte mais tous les enfants ne travaillent pas et n'étudient pas ensemble.

Nous avons dans l'immense Parc, beaucoup de divisions où les garçons et les filles sont séparés, excepté dans une région déterminée, la plus élevée de toutes, dans laquelle autant les uns que les autres se trouvent en commun, tant ils sont porteurs de sentiments sublimes. Quant à la plus grande partie des jeunes internés dans l'institution, ils se regroupent plus ou moins en accord avec les tendances qui les caractérisent.

Il y a des filles et des garçons faibles, malades, ignorants ou instruits qui révèlent un retard , qui stagnent ou qui progressent dans les travaux évolutifs, ainsi il y a pour chaque catégorie une section spécialisée.

Mon groupe est composé d'enfants récemment arrivés, sans préparation spirituelle d'aucune sorte et de plus avec de graves défauts à corriger.

A ce sujet, inutile de te rappeler que je n'ai jamais été attaché à la discipline ni au travail.

Je persistai à cultiver la paresse. J'aimais les gâteaux, le café au lait, la nourriture, la bicyclette , mes billes de verre, mais jamais je ne me suis informé du prix ni des efforts que tout cela coûtait à maman et à papa.

Aujourd'hui, cependant, j'envie les enfants obéissants, les bons, quand je découvre leur bonheur en étant près d'eux pendant les heures de pause et de prière. S'ils passent à côté de moi, je les vois souriants et heureux ; ils n'ont pas de vanité ni de supériorité, pour cela, je demande à Jésus résolument qu'il m'encourage à être travailleur et persévérant dans le bien, afin qu'un jour je puisse les rejoindre, dans les importants et bénis services d'élévation spirituelle.

P 73 : Conscience

J'ai appris ici beaucoup de leçons inattendues.

Je n'ai jamais pensé qu'un enfant paresseux pouvait causer autant de mal .

Depuis que j'ai compris ceci , frère bien-aimé, j'ai beaucoup pleuré.

Te rappelles-tu de Bichanino, le chat de Dona Susana, celui que j'ai tué à coups de pierre ?

Oh ! Combien cela me coûte de te raconter cela !

Ici , dans les classes du Parc, au fur et à mesure que j'ai reçu les enseignements de notre professeur de (P 74) devoirs humain, je me suis rappelé ma faute avec une grande précision. Il me semble que la connaissance de nous-mêmes en relation avec l'univers et la vie, allume une lumière très puissante dans les zones les plus intimes de nôtre être. Avec cette clarté mystérieuse, les souvenirs de ces jours lointains reviennent à ma mémoire complets et en mouvement. C'est ainsi que en plongeant au plus profond de moi-même, je revis ma victime et j'entendis de nouveaux ses gémissements angoissés. Inondée par la lumière de la vraie compréhension, ma vision intérieure semblait avoir été modifiée. Je commençai à voir Bichanino de toutes parts. Je l'avais avec moi pendant l'étude et la récréation, pendant l'activité et pendant la pause.

Arriva un moment où je n'en puis plus. J'hurlai de toutes mes forces. Je demandai de l'aide au professeur et à mes collègues. Notre instructeur parlait, précisément en cet instant, de l'amour et de la gratitude que nous devons aux animaux, et dans ma conscience , (P 75) en cette minute inoubliable, les yeux affligés du minet paraissaient chercher les miens, demandant pitié.

Vaincu, je m'agenouillai, décomposé et en larmes, je confessai à haute voix ma grande faute, suppliant les orienteurs des leçons qu'ils éloignent de moi cette terrible scène.

Quand je fis cela, mes compagnons me regardèrent effrayés par les cris.

L'instructeur sourit, bienveillant comme toujours, il s'approcha et me prit dans ses bras paternellement tandis qu'il me disait :

- Je comprends ce qui t'arrive, mon fils Calme -toi et prends patience ! Tu t'améliores , déjà tu découvres tes propres fautes.

Je remarquai que lui aussi, était ému. Ses yeux étaient humides.
Après une longue pause , il me caressa la tête et expliqua :

- Comme tu as tué ce chat innocent sans nécessité, l'image de la victime est profondément ancré dans tes souvenirs.

Je compris alors que le professeur pouvait voir ce qui était caché dans mes souvenirs, je me jetai dans ses bras pour le supplier :

- Protecteur , mon ami, aidez-moi par pitié !

Il écouta ému ma demande et se montra profondément compatissant, puisqu'il imposa ses mains protectrices sur ma tête et il pria avec un sentiment si sublime en faveur de mon apaisement, que je ressentis une rénovation soudaine.

Ces mains affectueuses irradiaient une intense lumière qui pénétrait dans tout mon être et ce bain d'énergies nouvelles, ajouté au soulagement de la confession devant tous, apaisa mon esprit.

P 77 : Réparation

La prière finie, je recomposai ma physionomie et je demandai au professeur qu'il m'enseigne quel était le meilleur moyen pour racheter l'erreur que j'avais commise en d'autres temps.

Il me recommanda, alors, avec une explication qui fut utile à tous les élèves de la classe, que je mette à profit cet enseignement et cette expérience pour donner toute l'affection possible aux animaux puisqu'ils sont, aussi des créatures de Dieu en marche progressive vers le perfectionnement, comme nous tous. (**P 78**)

Le professeur m'exhorta de plus à modifier le souvenir de ce moment par de ferventes prières et avec un objectif sincère de ne pas recommencer à détruire la vie des êtres fragiles et inoffensifs de la Création Divine.

Ensuite, il en vint aux conséquences désastreuses de nos gestes inattendus et criminels qui sèment la dysharmonie et la perturbation.

Il expliqua qu'il avait vu beaucoup d'enfants à qui il était arrivé la même chose qu'à moi, bien que les faits lamentables rappelés eussent été autres. Il mentionna de nombreux enfants déjà grands, avec assez de compréhension, qui passèrent de longues heures acharnés à démolir des nids, à capturer des oiseaux ou à les tuer sans considération, à traquer des chiens ou à lapider avec un plaisir pervers des animaux utiles et doux.

Il ajouta que les jeunes de cette classe expérimentent ici des preuves très amères, parce qu'ils se voient dans l'obligation de réparer les fautes qu'ils commirent dans le (**P 79**) monde, pour avoir complètement méprisé les respectables recommandations de leurs parents ou les bons conseils des personnes âgées.

Depuis lors, quand je me souviens de Bichanino, je sens encore son image en moi, cependant, avec le pouvoir de la prière, ma pensée s'est apaisée et je reviens au passé avec une attitude de sincère remords, pour demander pardon.

J'ai vaincu mes sentiments capricieux, desquels j'avais toujours caché le mauvais côté, de cela découle mon amélioration.

Maintenant je ne me permets plus l'oisiveté et les heures gaspillées.

Pendant les instants dédiés aux récréations et aux divertissements, je trouve des arbres pour en prendre soin et des petites bêtes d'ici auxquelles je peux apporter de l'aide avec efficacité et profit.

Moi qui me suis tant amusé à voir les oiseaux persécutés par des enfants plus forts, aujourd'hui je me consacre à aider les petits oiseaux à construire leurs nids.

(**P 80**) Je remarque que devant mon attitude intérieure réformée, les personnes qui m'entourent semblent s'être transformées avec moi.

Je reçois des regards d'affection et de gratitude de toutes parts. Les professeurs et les compagnons me semblent plus sympathiques, plus gentils.

Comme ils remarquent le sincère effort pour me corriger, aucun n'évoqua le chat lapidé.

Ils ont laissé dans l'oubli, avec bonté, ce pénible épisode.

Je dois aux arbres et aux oiseaux, à ceux auxquels je me suis consacré ces derniers temps, les joies qui comblent mon cœur.

J'ai la quasi certitude que Bichanino m'a pardonné ma méchanceté. Je sens qu'il a fait la paix avec moi et si maintenant je revenais à la maison, je crois que je serais un meilleur fils et un meilleur frère.

Dirceo, jamais ne tourmentes ni ne tues les animaux serviables et inoffensifs ! La réparation de l'erreur que je commis m'a coûté beaucoup de larmes.

P 81 : Récompense

La semaine passée, je terminai ma première année de permanence au Parc et je dois évoquer que je reçus une précieuse récompense de signification agréable pour moi.

J'ai travaillé et j'ai fait des efforts autant que j'ai pu pour être discipliné, en mettant à profit les leçons.

Dans les dix derniers mois ,j'ai occupé les heures de récréations en tâches de protection pour les animaux qui ont commencé à m'apprécier en me montrant des signes d'amitié et de sympathie ; j'ai fait des études spirituelles de grande importance pour mon futur et j'ai partagé, plusieurs fois , des commissions de secours (**P 82**) fraternel qui étaient envoyées aux compagnons de lutte. Un bien-être joyeux inondait ma conscience.

Beaucoup des enfants de ma classe, furent promus à un cours plus élevé et j'eus la joie d'être inscrit avec eux.

Il y eut une jolie fête ,très animée pendant laquelle je reçus la distinction de la "Bonne Volonté" : une belle médaille forgée dans une matière pareille à de l'argent, mais lumineuse, qui avait ces deux mots écrits en haut relief et d'une teinte dorée.

Ce jour heureux, le professeur me prit dans ses bras, ému, et m'annonça que je pouvais faire une demande, qu'il m'accorderait quelque chose pour avoir fini les travaux.

Au fond de mon cœur était le désir d'aller à la maison. Je voulais embrasser maman, papa, toi. J'avais l'idée qu'il y avait beaucoup d'années que j'étais loin et pour cela même je reçus l'information avec une grand joie.

Je répondis anxieusement que s'il m'était permis de demander une plus grande satisfaction que celle d'être promu dans la classe supérieure, je demanderais à rendre visite au foyer terrestre, pour embrasser les êtres aimés de mon cœur.

L'instructeur me caressa gentiment et estima que je n'avais pas encore les forces suffisantes pour une semblable tentative. Si j'étais un oiseau fragile , on pourrait dire que mon plumage n'est pas prêt pour un vol si risqué. Toutefois , il ajouta, que mon désir serait en partie satisfait.

Le jour suivant, ils m'informèrent que je verrais maman, rien de plus que maman , pendant quelques instants, depuis une institution pieuse placée dans les régions plus proches de là-bas.

Peu après , une magnifique nuit, en compagnie de tante Eunice au soin de qui m'avait confié l'orienteur, j'allai à la rencontre de notre maman dans une vaste et agréable maison, où il y avait un mouvement intensif d'esprits amis déjà séparés du corps charnel.

Ce que fut cette heure divine, je ne peux le décrire. Une femme lumineuse et belle amena maman, qui semblait submergée par un étonnement indéfinissable ; je la **(P84)** remarquais anxieuse. Apparemment elle ne voyait pas la dame qui la protégeait avec une attitude maternelle et en s'approchant de nous, elle ne percevait pas non plus la présence de notre tante qui était à mes côtés. Elle arrêta son regard sur moi. Elle me reconnut et m'appela par mon nom de nombreuses fois. Avec des larmes de joie, je me jetai dans ses bras et nous sommes restés là, unis , les yeux remplis de larmes, pendant le temps restant consacré à la rencontre.

Finalement, la généreuse messagère qui l'avait amené, s'approcha et me dit :

- C'est assez, fils ! La joie aussi, peut être préjudiciable à ceux qui se trouvent encore dans le corps physique.

Alors, elle emporta maman avec lenteur, comme quelqu'un qui accueille une personne malade.

Je retournai au Parc avec tante Eunice ; une nouvelle espérance inondait mon cœur.

La Bonté de Dieu ne sépara pas les âmes pour toujours.

P 85 : Conclusion

Frère bien-aimé, je dois déjà mettre fin à cette lettre. Je t'envoie un affectueux baiser, confiant en ce que mon expérience puisse être utile à ton cœur.

Ne te considère pas, en ce qui concerne la vie, comme quelqu'un qui n'aura jamais à rendre compte de ses actes les plus intimes.

Tout ce que nous faisons, Dirceo, reste inscrit dans le livre de la conscience.

Le bien est la semence de la lumière, porteuse de sublimes récoltes de joie et de paix, tandis que le mal obscurcit **(P 86)** notre esprit, comme l'encre noire qui tâchait la blancheur des cahiers d'école.

Sois attentif à la parole éclairée de nos parents, les plus grand amis que la Bonté Divine ait mit aux portes de notre vie terrestre ; ne méprise jamais les bons conseils que tu reçois. Notre nature réclame presque toujours tendresse et compréhension de la part de ceux qui nous entourent, mais notre nécessité de réparation spirituelle requiert lutte et adversité. Nous n'apprenons pas toujours ce qui nous est nécessaire quand nous recevons trop de tendresse. Pour cela même, dans la majorité des situations, nous avons besoin du secours des avertissements énergiques.

Ne te rebelle pas aux directives du foyer.

En résumé, Dirceo, ne dédaigne pas de te conduire avec bonté et fraternité, ni d'être appliqué à l'étude et au travail. Cultive l'amitié sincère avec les livres. Deviens l'ami serviable des gens, même si ces personnes n'apprécient pas, de suite, tes intentions.

Ne cesse pas d'avoir la foi dans la bonne graine, bien que la germination soit lente.

P 87 :

Ne maltraite pas, ni ne persécute pas les animaux utiles et inoffensifs.
Ceux qui utilisent leur vie terrestre comme instrument de perturbation et de destruction pour les plus faibles ont une attitude très lamentable.

Sois bon, Dirceo, profondément bon, honnête, loyal. Aie la certitude que chacun des tes actes nobles sera amplement récompensé.

Maintenant, je dois terminer, cher frère.

Embrasse pour moi maman et papa. Je suis sûr qu'un jour nous nous réunirons de nouveau, dans l'Immense et Béni Foyer, où il n'y aura pas de larmes ni de mort.

Jusque là, conservons , au-dessus des douleurs et de l'incertitude, notre foi vivante en Dieu, avec le suprême espoir dans le destin.

Adieu.

Reçois de nombreux souvenirs de ton affectueux ,

CARLOS

P 88 Prière

Mon Père, savant entre les savants,
Père de la création,
Mets de la douceur sur mes lèvres
Et foi dans mon cœur.

Soleil d'amour qui me conduit
Dans la vie où je me suis réfugié,
Rempli mes yeux de lumière
Et mes mains de travail.

Donne moi des forces sur le chemin
Pour lutter et vaincre,
Transformant les épines
En fleurs de mon devoir.

Père, ne m'oublies pas ;
Avec les bénédictions de la compassion,
Garde moi en ton cœur
De paix et d'amour sans fin.

(Extrait du livre *Jardin d'enfants* , de l'esprit Joao de Deus, reçu par le médium Francisco Candido Xavier)

4 ème de Couverture

Avec des phrases simples et émouvantes, Carlos, le protagoniste de cette histoire, écrit depuis le Monde Spirituel à son frère Dirceo, qui est encore incarné. Dans son récit, il écrit tout ce qui lui arrive à partir du moment de la mort de son corps, y compris ses expériences et ses impressions lorsqu'il entame une nouvelle étape aux côtés de parents et de nouveaux amis. Dans chacun de ces messages qui composent ce livre, écrits avec le cœur, nous pouvons tous découvrir de précieuses leçons qui émeuvent et comblent d'espérance, ainsi les images sombres de la mort s'effacent devant les descriptions poignantes que l'auteur nous présente.

Dédiées spécialement aux plus jeunes, ces pages fraternelles sont une source précieuse de connaissances, capables de nous orienter et de nous fortifier pour les défis de l'avenir.